

utilisant le prisme du communisme. Dimitris Tziouvas (chap. 17) commence par retracer la survie du *Philoctète* de Sophocle en Europe à partir du XVIII^e siècle et analyse ensuite l'utilisation qu'en fait Yannis Ritsos à plusieurs reprises. Rowena Fowler (chap. 18) lit le poème « *Sur les genêts (aspalathoi)* » de Georges Séféris (1900-1971) à la lumière des écrits de Platon et du poète Seamus Heaney (Irlande du Nord) dont elle démontre l'influence. La cinquième section ne comporte qu'un seul chapitre qui sert de conclusion à l'ensemble. Après avoir rappelé que les études sur la réception de l'héritage antique ont souvent fait l'impasse sur la Grèce, pourtant particulièrement concernée par celui-ci, Lorna Hardwick (chap. 19) montre combien il importe d'analyser le rapport entre le passé et le présent de la Grèce tel qu'il a été envisagé par les Grecs et par le reste de l'Europe et met en évidence les pistes ouvertes par ce type de démarche. Par la richesse de ses points de vue et de sa documentation, le livre édité par D. Tziouvas constitue ainsi une contribution remarquable à l'histoire de l'héritage antique, qu'il renouvelle en valorisant un de ses chaînons manquants, à savoir le rôle joué dans celle-ci par la Grèce depuis le Moyen Âge jusqu'aujourd'hui. On lui souhaite dès lors de nombreux lecteurs et une large diffusion auprès de ceux qui s'attachent à décrire « la survie » de l'Antiquité.

Monique MUND-DOPCHIE

Hélène MÉNARD et Cyril COURRIER (Ed.), *Miroir des autres, reflet de soi (2) : Stéréotypes, politique et société dans le monde occidental (de l'Antiquité romaine à l'Époque contemporaine)*. Paris, Michel Houdiard, 2013. 1 vol. 300 p., ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35692-105-5.

Le second volume consacré au stéréotype en tant que partie méconnue de l'imaginaire romain rassemble les contributions qui n'avaient pas trouvé place dans le volume précédent. Son introduction, rédigée par les deux responsables du programme de recherche pluridisciplinaire entamé en 2008 et des Actes qui en sont l'aboutissement, détermine le noyau commun entre les deux publications et justifie leur complémentarité : le premier volume étudie les stéréotypes dans leur processus d'élaboration et leur rôle à travers les représentations que le corps politique et social donne de son fonctionnement, le second porte sur leurs évolutions. Une première partie analyse la permanence et le renouvellement des stéréotypes lors de la production des ouvrages et dans leurs rapports avec les buts poursuivis par les auteurs qui y recourent (cinq contributions). (1) Noëlle Géroudet traite de l'iconographie de la déesse Roma, depuis la naissance de celle-ci en Orient comme divinité poliade, comparable à Athéna, jusqu'à son identification à l'*Urbs* éternelle d'Hadrien et de Constantin en passant par la personnification de l'État sous la République. (2) Éric Morvillez analyse le stéréotype du jardin romain, dans lequel les constructions, en particulier les barrières, jouent un rôle déterminant vu leur stabilité, alors que la végétation, de par sa nature même, est fluctuante et dès lors plus difficilement saisissable. (3) Sarah Rey étudie le lieu commun de la décadence de Rome à travers la représentation du Capitole, symbole de l'État romain, qui incarne tantôt la résistance face à la décadence, tantôt l'image même de la décadence à en juger par l'évolution négative des pratiques religieuses, tantôt encore l'antithèse du monde chrétien. (4) Aline Estèves étudie les personnages de la magicienne et de la sorcière à l'époque impériale, où survivent certes les représentations de

Médée et de Circé, mais où prolifèrent également des figures secondaires, d'humble origine, sur lesquelles se fixent des phantasmes de transgression et d'érotisme. (5) Elian Cuvilier s'intéresse à deux paraboles, « les ouvriers de la dernière heure » et « le juge de l'injustice et la veuve », dont il souligne la démarche différente et éminemment subversive par rapport aux usages gréco-romain et rabbinique. Une deuxième partie (quatre contributions) porte sur la représentation de moments ou d'acteurs particuliers dans le jeu politique. (6) Robinson Baudry analyse les significations récurrentes attribuées aux défaites électorales à la fin de la République, à savoir le manque de *dignitas* et le déshonneur, qu'il importe de dissimuler, d'édulcorer ou de nier. (7) Une démarche analogue est mise en œuvre par Romain Millet à propos du conspirateur, méprisable par son acte et ses motivations, voire par son appartenance politique. (8) Toujours dans la même perspective, Nathalie Queneau porte sa réflexion sur l'*amicus principis* à l'époque du principat. Elle fait ressortir les oppositions d'une part entre les « amis du prince » sous les dynasties julio-claudienne et flavienne (vision négative) et ceux qui exercent leur activité sous le règne des Antonins et des Sévères (vision positive), d'autre part entre les sources littéraires, qui traitent du caractère de cet entourage, et les sources épigraphiques et juridiques, qui envisagent surtout ses fonctions. (9) Roxane Chilà étudie un ensemble de textes évoquant les courtisans en tant que vecteurs de normes encouragées ou imposées par les rois de Naples au Quattrocento ; ceux qu'elle passe au crible sont produits par des auteurs extérieurs à ce groupe, à savoir les ambassadeurs et les humanistes invités à la cour. Une troisième partie (quatre contributions) s'intéresse à quelques représentations d'éléments majeurs de la romanité durant une période qui s'étend du Moyen Âge à l'Époque contemporaine. (10) Élise-Annunziata Neuilly s'efforce de repérer les stéréotypes antiques utilisés par les auteurs et les artistes médiévaux pour décrire les vices et les vertus, en particulier le stéréotype du combat à mort mené par des vertus contre des vices et celui de la vertu triomphante qui savoure sa victoire. (11) Claudie Martin-Ulrich définit et différencie le stéréotype et le lieu commun tels qu'ils sont utilisés à la Renaissance et illustre ce point théorique par des exemples empruntés à Du Bellay et à Jean et Clément Marot. (12) Christian Almay se livre à une – inévitablement – brève mais intéressante analyse du mythe « nos ancêtres, les Gaulois », qui est florissant à partir du Second Empire, puis décline, sans disparaître pour autant, à l'époque actuelle. (13) Matthieu Soler introduit de manière très heureuse le cinéma dans ce recueil : se concentrant sur les jeux du cirque, il montre à travers quelques exemples choisis – y compris des films de Sergio Leone qui intègrent dans l'univers western des *topoi* empruntés aux Anciens – comment les cinéastes recréent une image de l'Antiquité en utilisant les textes antiques tels qu'ils ont été interprétés au XIX^e siècle et en tenant compte des découvertes archéologiques. La conclusion rédigée par Jean-Pierre Guilhembet commence par évoquer le projet qui a rassemblé des chercheurs de divers horizons – repérer, délimiter et analyser le « prêt à penser » du monde romain – et rappelle brièvement le contenu du premier volume ; cette démarche est judicieuse dans la mesure où le lecteur n'a pas nécessairement sous la main les deux publications. Il souligne ensuite les apports méthodologiques du second volume, dont l'unité et l'agencement sont moins évidents que dans le volume précédent, eu égard à la diversité des thématiques et des points de vue théoriques. Sont ainsi utilement mises en évidence la plasticité et la ductilité du stéréotype, l'analyse

spectrale à laquelle il peut se prêter, sa valeur métonymique, sa généalogie, l'importance du regard extérieur sur sa naissance, son influence sur le public auquel il s'adresse et sa résilience. Ce faisant, Jean-Pierre Guilhembet ne parvient cependant pas à dissiper totalement l'impression que les contributions du second volume sont rassemblées dans une structure moins cohérente que la répartition effectuée précédemment entre la genèse du stéréotype, les relations sociales dans la cité et l'« autre » de la cité. Mais il a raison d'affirmer que les deux « Ménard-Courrier », s'ils ne sont pas encore pour la Rome antique et ses héritiers un nouveau *Dictionnaire des idées reçues* (Flaubert), en constituent néanmoins un riche avant-propos. Les réflexions sur le fonctionnement des stéréotypes, l'analyse menée par chacun des auteurs et l'excellente bibliographie fournie à la fin de chaque article en font un outil incontournable pour l'étude de l'imaginaire et montrent que les stéréotypes doivent être pris en compte dans l'histoire des sociétés à travers les identités qu'elles se construisent et qui les soudent.

Monique MUND-DOPCHIE

Emmanuel DUPRAZ & Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations, identifications*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol. 172 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 6. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-597-9.

Emmanuel DUPRAZ, Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE & D. MARTIN (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations et réconciliations*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015. 1 vol. 154 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 7. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 979-10-240-0337-5.

Ces deux livres sont le fruit des réflexions menées au sein du groupe de recherche ERAC sur un motif commun à toutes les cultures, la guerre civile. Celle-ci constitue un thème de recherche déjà amplement parcouru, en particulier dans le domaine de l'Antiquité. Mais les ouvrages ont l'originalité de ne pas se contenter de définir le phénomène et de le reconstituer au cas par cas. Ils se proposent surtout de faire ressortir combien il est difficile de repérer cette forme paradoxale de conflit — une guerre au sein d'un même peuple — souvent occultée ou déformée par les sources et d'analyser sa diversité d'une culture à l'autre (vol. 1) ; dans un second temps (vol. 2), ils s'attachent aux idéalizations et aux redéfinitions identitaires auxquelles elle donne généralement lieu. Les éditeurs ont en outre recherché l'interdisciplinarité la plus large possible, avec des contributions rédigées par des psychiatres, des philosophes, des historiens et des littéraires, qui traitent de l'histoire de peuples très divers (occidentaux, mais aussi africains, sud-américains et orientaux) de l'Antiquité à nos jours. Le premier livre est divisé en trois parties dont la première (« Représentations : de l'événement à la mémoire », p. 15-69) est jusqu'à un certain point dédiée à l'Antiquité. E. Martin (« *Victum Ciceronem ducem habuistis* (*Philippiques*, XIII, 30). L'éloquence cicéronienne comme arme de guerre dans les *Philippiques* », p. 15-33) étudie, à travers les derniers discours de Cicéron, l'éclosion de ce qu'elle appelle une « éloquence de guerre », délimitant un bon et un mauvais côté chez les belligérants. D. Briquel (« Comment on bâtit le récit d'une révolution : le renversement de Tarquin